L'Arbre-Miroir

Christian Léourier

L'Arbre-Miroir

voy'[el]

Première partie : Lann Faor

Chapitre 1

Soulevant un nuage de poussière, la monture de Gaï dévala la pente. La terre était sèche et poudreuse dans cette parcelle de la plantation, aux confins de la réserve indigène, qui n'avait jamais connu le soc de la charrue. De profondes ravines creusaient la plaine. Gaï se glissa dans l'une d'elles, dans l'espoir d'y trouver un terrain favorable.

Dan sourit. Son compagnon de jeu venait de commettre l'erreur qui lui ferait perdre la course. Certes, le fond du torrent asséché était plat, mais des bancs de cailloutis l'encombraient, quand il ne s'agissait pas de rochers arrachés aux versants par les pluies diluviennes du printemps. Avec un cri de victoire, Dan éperonna son bleidd.

Gaï montait un vrai cheval. Il avait donc l'avantage dans cette course qui l'opposait à Dan, puisque celui-ci ne possédait qu'une monture indigène. En revanche, Dan connaissait mieux le terrain ; c'est du moins ce que son adversaire prétendait.

En fait, si le domaine appartenait au père de Dan, Gaï l'avait parcouru dans tous les sens. Bien qu'il fût un peu plus âgé que Dan, les deux garçons avaient été des inséparables, autrefois. À présent, Gaï venait moins souvent au domaine. Peut-être était-ce pour cela qu'il avait tendance à se montrer plus arrogant envers son ami. Quand il avait proposé cette course, c'était dans le but à peine déguisé de l'humilier. Cependant, Dan avait relevé le défi. Malgré le cheval de Gaï. Il avait confiance en Kur, son bleidd, un animal puissant et tenace. Sous la toison ébouriffée, des muscles noueux tendaient le cuir. Les pattes aux griffes usées du bleidd trouvaient

le meilleur appui, maintenaient les équilibres les plus précaires. Ses yeux d'un vert profond repéraient le moindre obstacle, la plus faible déclivité. À côté du cheval, et malgré une taille sensiblement égale, Kur semblait pataud. Mais il compensait sa lenteur relative par une habileté et une résistance à toute épreuve.

— Vas-y, Kur, nous le rejoindrons avant le cairn ! cria Dan dans l'oreille arrondie de sa monture.

Il montait à cru, comme un indigène. Cette habitude lui avait valu quelques remarques désobligeantes. Les colons méprisaient tout ce qui se rapportait aux Gwyddenir. Les premiers occupants de la planète avaient connu jadis une civilisation brillante, comme en témoignaient les vestiges d'anciennes cités. Cependant, ils étaient déjà tombés bien bas avant l'arrivée des pionniers. Les hommes avaient négocié des terres. Puis, une fois bien implantés sur Gwyzh, ils avaient repoussé les autochtones vers des territoires de plus en plus arides, sans rencontrer d'opposition. Si les Gwyddenir s'étaient révoltés, les colons les auraient sans doute considérés avec plus de respect. Ce qui ne les aurait pas empêchés de les massacrer : les Gwyddenir n'avaient aucun moyen de se défendre efficacement et les humains ne permettaient à aucune race de résister à leur expansion.

Dan ne prêtait pas attention aux moqueries ; il estimait que la monte à cru était la mieux adaptée au bleidd, et il se souciait assez peu de ce qu'on pouvait penser de lui. Il était le fils du propriétaire de Lann Faor, un des plus fertiles domaines de la province. Ses ancêtres avaient défriché cette terre pour lui imposer des cultures issues de leur propre monde, et elle lui reviendrait un jour ; cela seul importait.

Dan avait complètement perdu son adversaire de vue. Un vent frais faisait flotter ses cheveux. Il était seul, et libre. Le terrain s'accidentait de plus en plus. Kur s'enleva au-dessus d'une crevasse. On approchait des limites du domaine. Au-delà s'étendait la réserve gwyd.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Dan aperçut le panache de poussière soulevé par le cheval.

— Ça y est ! s'écria-t-il à l'intention du bleidd. Nous l'avons dépassé.

Gaï avait compris son erreur et revenait sur les crêtes. Mais il était trop tard. Sur ce terrain difficile, il ne remonterait pas son retard.

Dan encouragea le bleidd du plat de la main et se coucha sur l'encolure. Kur savait la victoire assurée. Pourtant il accéléra. Dan avait la certitude que le bleidd comprenait l'enjeu de cette course, qu'il avait été piqué au vif par le défi qu'à travers Gaï le cheval lui lançait. Le jeune homme sourit : à cause de telles pensées, son père l'accusait d'avoir trop d'imagination. Pour un colon, dont le seul rôle était de fertiliser une région difficile, ce jugement n'avait rien de flatteur.

Kur s'engouffra dans le vallon au fond duquel se dressait le cairn. Le petit monument élevé par les Gwyddenir marquait les confins du domaine. Pour l'heure, il représentait le but de la course.

D'abord étroit, bordé de pentes abruptes, le vallon s'élargissait pour former un cirque au sol plat ; les bancs de sel y alternaient avec une roche vitreuse d'origine volcanique. Kur évitait soigneusement les salines, où il se serait enfoncé jusqu'au poitrail. Dan surveillait par-dessus son épaule l'arrivée de son adversaire, faisant confiance à l'animal pour trouver le chemin le plus court.

Quand il se retourna. Dan aperçut deux silhouettes dans l'ombre du cairn. Son cœur bondit dans sa poitrine. Il était trop tard pour fuir des pilleurs de troupeaux. Et s'il s'agissait d'indigènes, il devait les chasser sans attendre.

En s'approchant, il comprit que les intrus n'étaient pas des pillards, car il n'apercevait ni monture ni véhicule. D'ailleurs il n'y avait plus guère de voleurs. Les déviants avaient été rééduqués pendant deux générations. Mais comment expliquer, s'il avait affaire à des Gwyddenir, qu'ils ne s'enfuient pas ?

Dan réalisa combien lui-même, vu de loin, ressemblait à un Gwydden. Il montait un bleidd à leur manière ; sa posture ne permettait pas qu'on distinguât avec précision son vêtement. Il s'aplatit davantage, désireux de surprendre les intrus. Au lieu de foncer droit sur eux, il infléchit sa route de façon à contourner le cairn : ainsi il prendrait les Gwyddenir à revers, leur coupant la retraite.

À ce moment, les indigènes durent comprendre leur erreur, car l'un d'eux se mit à courir tandis que l'autre, une main appuyée sur le cairn, suivait le cavalier des yeux. Se dirigeant dans la direction opposée à celle de Dan, le fugitif se précipitait vers Gaï. Il ne pourrait aller loin.

Arrivé à quelques dizaines de mètres du cairn, Dan stoppa sa monture. Il se redressa et avança au pas. Son intention n'était pas de frapper le Gwydden, mais il voulait l'effrayer suffisamment pour lui ôter l'envie de remettre les pieds dans la plantation. C'était une question de principe. Les colons étaient tenus de faire respecter cette règle. Sauf autorisation spéciale de l'ordinateur central, la loi leur prescrivait d'interdire l'accès des territoires aux autochtones.

À présent, Dan distinguait les traits de l'indigène. Il s'agissait d'une femme, ou plutôt d'une jeune fille. Elle paraissait figée de stupeur, mais il était difficile de savoir à quoi s'en tenir avec les Gwyddenir. D'autant que Dan n'avait guère eu l'occasion d'en voir de près. Avec curiosité, Kur humait l'air. Un silence éprouvant pesait sur le vallon. À gauche du cairn, un trou témoignait qu'un arbre-miroir avait poussé là, jadis. Dan ne l'avait jamais connu. Dès la première génération, les colons avaient arraché tous les végétaux vénéneux, néfastes aux troupeaux.

Dan arrêta sa monture quand son ombre atteignit la Gwydden. Inexplicablement, il se sentait plus intimidé qu'un humain aurait dû l'être en présence d'une indigène.

La Gwydden ressemblait vraiment à une femme. La

probabilité pour que deux espèces nées sur des planètes différentes revêtent un aspect à peu près semblable était pour ainsi dire nulle. D'ailleurs, la coïncidence ne s'était jamais produite ailleurs que sur Gwyzh.

Certes, il y avait quelques nuances. Les yeux des Gwyddenir, dotés d'une pupille fendue, étaient bien plus larges que ceux des humains. Les cheveux de leurs femmes atteignaient des longueurs inhabituelles. Mais ces détails insolites ne faisaient que souligner la similitude générale. Bien entendu, la ressemblance restait toute superficielle. La physiologie des Gwyddenir n'avait rien à voir avec celle des humains.

— Que fais-tu ici ? interrogea Dan sévèrement. Ne sais-tu pas que ce territoire est interdit à tes semblables ?

La fille le regardait sans broncher. Dan n'avait pas hésité à employer son propre langage. Si jeunes qu'ils fussent, les indigènes parlaient la langue des colons. Si la Gwydden ne répondait pas, ce n'était certainement pas faute de comprendre ses paroles.

Kur poussa un jappement bref. Dan regarda dans la direction du second Gwydden. Au loin, Gaï arrivait. L'ayant aperçu, le fugitif rebroussait chemin. La Gwydden tourna la tête ; pas un trait de son visage ne bougea. Cependant, Dan remarqua qu'elle était fort pâle. Certes, les Gwyddenir avaient la peau plus claire que les hommes. Mais pas à ce point.

— Je t'ai posé une question, dit Dan, conscient de jouer son rôle de maître ; pour la première fois, il pouvait user de son autorité sans s'effacer derrière celle de son père.

De nouveau, la fille posa les yeux sur lui. Du coup, toute l'assurance de Dan s'envola. Il avait du mal à soutenir ce regard étranger dans un visage humain. Les yeux de la Gwydden étaient d'un bleu profond constellé de points d'or. Et ce bleu emplissait tout ; les Gwyddenir n'avaient pas de sclérotique. Quant à la pupille, elle n'était qu'une fente, presque invisible.

— Mon nom est Gwentmaid, dit-elle, hors de propos.

Sa voix harmonieuse ne tremblait pas. Dan dut s'avouer qu'il impressionnait moins l'indigène qu'il l'aurait voulu.

— Ce n'est pas ce que je te demande, riposta-t-il.

— Je sais, répondit Gwentmaid. Mais je connais ton nom. Il ne serait pas loyal que je te laisse ignorer le mien.

— Tu connais mon nom ? s'étonna Dan.

Il se mordit la lèvre, furieux contre lui-même. Bien sûr, les Gwyddenir ne pouvaient ignorer à qui appartenait la concession bordant leur réserve. Mais l'indigène n'eut même pas un sourire. Elle se contenta de hocher la tête gravement.

— Et en quoi cette présentation prouve-t-elle ta loyauté ? interrogea Dan avec superbe.

— Parce que ainsi nous sommes à égalité.

— Pour quoi faire ?

— Pour combattre bien sûr. N'as-tu pas l'intention de nous chasser ?

Dan n'en revenait pas. Non seulement l'indigène n'était nullement effrayée, mais encore elle se moquait de lui. Il était tellement surpris qu'il en oublia de se fâcher.

À ce moment, son regard se posa au-delà de Gwentmaid. Le cheval de Gaï approchait. Le cavalier intercepta le fuyard alors que celui-ci n'avait plus qu'une cinquantaine de mètres à franchir pour rejoindre sa compagne. D'un coup de pied dans le dos, Gaï l'envoya rouler à terre. Le cheval se cabra en hennissant. Gwentmaid se retourna.

— Et lui, qui est-ce? demanda Dan.

— Mon frère, répondit l'indigène, sans manifester d'émotion.

Le Gwydden se releva et reprit sa course en direction du cairn. Ayant retrouvé son assiette, Gaï tira de sa ceinture une longue lanière de cuir. Il prenait son temps, sûr de rejoindre sa victime quand il le voudrait.

Dan serra les dents. De quel droit Gaï se comportait-il comme s'il se trouvait chez lui ? Ce n'était pas au ca-

valier de corriger les Gwyddenir. Il piqua des deux : Kur s'élança en grondant. Dan cria, sa monture poussa un long ululement. Désorienté, le fuyard s'arrêta. Gaï, éperonnant le cheval, se précipita sur lui.

Alerté par le galop, le Gwydden fit face à son assaillant. Gaï leva le bras.

— Arrête ! hurla Dan.

La mèche du fouet claqua. Ensuite, tout se passa si vite que Dan eut à peine le temps de comprendre. Le cheval arrivait à hauteur de l'indigène. Déjà Gaï se préparait à frapper une deuxième fois. Le Gwydden, au lieu de chercher à fuir ou à se protéger de ses bras, se jeta contre la monture, saisit la jambe du cavalier et le désarçonna. Dans le même élan, il sauta sur le dos de l'animal et partit au galop ; au passage, il emporta sa compagne.

Dan se précipita vers Gaï. Celui-ci s'était ouvert l'arcade sourcilière sur une pierre. Il saignait abondamment. Dan mit pied à terre et se pencha sur lui. Gaï le repoussa.

— Rattrape-le ! cria-t-il. Ne le laisse pas voler mon cheval !

Aussitôt, Dan remonta sur le bleidd. Gaï avait raison. On ne pouvait permettre le vol d'un cheval. Si les indigènes réussissaient ce larcin, ils n'auraient aucune raison d'en rester là. Et ils ne tarderaient pas à s'en prendre aux troupeaux du domaine.

Quand Dan se lança à la poursuite des Gwyddenir, le terrain, dur et plat, avantageait le cheval, mais sa charge le handicapait.

Cependant, le Gwydden menait sa monture avec une surprenante habileté. Dan ne remontait pas son retard aussi rapidement qu'il l'avait imaginé.

Bientôt, les fugitifs atteindraient l'extrémité du vallon. Déjà, Dan apercevait la borne d'acier inoxydable qui marquait la limite du domaine. Au-delà s'étendait la réserve. D'aucuns disaient le désert.

Pénétrer en territoire gwyd ne plaisait guère à Dan. Peut-être y avait-il des indigènes embusqués dans les

rochers, particulièrement nombreux en cet endroit. De mémoire d'homme, jamais les Gwyddenir ne s'étaient montrés hostiles. Cependant la manière dont le jeune autochtone avait jeté Gaï à bas de sa monture impressionnait Dan. Les Gwyddenir n'étaient pas aussi inoffensifs qu'on le croyait.

D'ailleurs, on savait bien peu de choses sur eux. Jusqu'à présent cette lacune n'avait pas choqué Dan. Son père n'aimait pas qu'on évoque les indigènes. Il ne les tournait pas en dérision, comme le faisaient Gaï et ses amis. Simplement, il n'en parlait pas. Même, il se fâchait quand on insistait. Quelques années auparavant, ce refus avait excité la curiosité de Dan. Mais ce qu'il avait appris des résidents qu'il harcelait de questions n'avait rien de passionnant, et il avait fini par penser que son père gardait le silence sur les Gwyddenir parce que, tout simplement, il n'y avait rien à en dire.

Kur passa en trombe devant la borne. Le cheval s'engageait dans le dédale d'éboulis. Dan n'avait pas le choix. Les voleurs savaient qu'il les poursuivait. Il devait donc continuer, au besoin jusqu'à leur village, s'il ne voulait pas perdre la face. Jamais il ne s'était aventuré au-delà des frontières du domaine. Il n'avait pas vraiment peur ; d'ailleurs la présence vigilante de Kur aurait suffi à le rassurer. Néanmoins, il se sentait mal à l'aise sur ce terrain inconnu.

Kur s'arrêta brusquement. Il avait perdu le cheval de vue. Il huma l'air. Dan s'accrocha au poil rugueux, prévenu contre les démarrages foudroyants du bleidd. Cependant celui-ci se remit en route avec une lenteur prudente ; il fléchissait les pattes, si bien que les bottes de Dan traçaient deux sillons dans le sable. Le cavalier s'aplatit. Si Kur se glissait avec tant de précautions le long d'un bloc de grès, c'était qu'il avait repéré quelque chose. Dan tendit le cou et jeta un coup d'œil derrière le rocher.

Le cheval était là, cherchant à brouter quelques rares brins d'une herbe jaune et coriace. Dan scruta les envi-

rons. Il ne vit ni Gwentmaid ni son frère. Le cheval, en piétinant, avait effacé leurs traces.

Pourquoi les fugitifs avaient-ils abandonné la monture au moment même où le terrain les favorisait ? Le village des Gwyddenir se trouvait à plusieurs heures de marche. Et Kur, ils ne l'ignoraient pas, pouvait les suivre à la trace. Dan ne trouvait qu'une explication à ce geste : conscients de ce que leur poursuivant les rejoindrait tôt ou tard, ils espéraient le voir abandonner une fois qu'il aurait récupéré l'animal dérobé. Dan se demanda s'il ne devait pas continuer. À pied, les voleurs n'avaient plus aucune chance de se sauver.

Et si, en fait, ils avaient voulu rendre le cheval qu'ils avaient emprunté pour fuir la fureur de Gaï ?

Chercher à comprendre les mobiles des Gwyddenir ne menait à rien. Dan haussa les épaules. Il récupérait le précieux animal. Et Gaï, blessé, l'attendait. Inutile de perdre son temps.

Le cheval s'énervait. Dan mit pied à terre et vint lui caresser le chanfrein. L'animal le flaira et se calma un peu. Sans cesser de flatter son encolure, Dan l'enfourcha. Il siffla Kur, qui cherchait déjà la piste des fugitifs. Déçu, le bleidd grogna et suivit le cheval à contrecœur.

Chapitre 2

Gaï était assis à l'ombre du cairn. Il se leva en entendant le cheval. Dan galopait à bride abattue, goûtant l'ivresse de la vitesse. Il arrêta sa monture au dernier moment.

— Doucement ! recommanda Gaï sans aménité. Tu vas lui esquinter la bouche.

Dan sauta à terre et lui tendit la bride. Gaï n'avait pas fière allure.

— Laisse-moi examiner cette blessure, dit Dan pour amadouer son compagnon.

— Ce n'est rien, répliqua celui-ci, exaspéré.

— Fais voir quand même, insista Dan.

De mauvaise grâce, Gaï se prêta à l'examen. L'entaille était peu profonde. Cependant, elle avait saigné abondamment. Des traînées brunes tachaient sa cotte couverte de poussière.

— Les as-tu rattrapés ? demanda Gaï.

Dan secoua la tête :

— Non, avoua-t-il ; ils avaient abandonné le cheval dans les rochers, à l'orée du désert.

— Et tu ne les as pas pistés ? s'indigna Gaï. Ton bleidd serait-il enrhumé ?

— Kur lèverait la trace d'un poisson dans la rivière, répliqua Dan, vexé par la morgue de son compagnon. Mais j'ai pensé qu'il importait avant tout de te venir en aide.

— Je suis assez grand pour me passer d'un chaperon, s'écria Gaï, blessé à son tour.

— Je ne m'en serais pas douté, à voir la façon dont tu as vidé les étriers.

Gaï serra les poings. Dan se prépara à repousser l'assaut. Il était râblé et musclé. Mais l'autre avait pour lui

le poids et une meilleure allonge. Cependant, Gaï n'en avait pas fini avec la joute oratoire.

— Tu n'as pas poursuivi les Gwyddenir parce que tu as eu peur de les traquer sur leur territoire ! railla-t-il. À moins que la fille ne t'ait séduit. Je t'ai vu, tu sais. J'étais loin, mais pas assez pour ne pas comprendre qu'au lieu de chasser ces loqueteux, tu discutais. Tu lui donnais rendez-vous, ou quoi ? Tu n'es pas un Lagdspitz pour rien !

Cette allusion à sa famille surprit Dan.

— Que veux-tu dire? demanda-t-il.

Sans répondre à la question, Gaï poursuivit :

— Crois-tu que c'est ainsi qu'un chef de domaine fait respecter sa terre ?

— Ma manière vaut la tienne, ironisa Dan. Au moins je n'ai pas mordu la poussière devant...

Il n'eut pas le temps d'achever. Le poing de Gaï avait jailli, dangereusement précis. Dan se jeta en arrière. Il n'évita pas le coup, mais accompagna le mouvement, ce qui lui permit de garder l'équilibre.

Il tenta un crochet, que Gaï bloqua tout en lui assenant un coup de genou dans la cuisse. La douleur engourdit le membre de Dan, qui se précipita, tête en avant sur son adversaire. Gaï savait se battre. Sa chute de cheval n'avait rien enlevé à ses réflexes. Prestement, il esquiva le coup de boutoir que Dan cherchait à lui porter, et frappa du poing sur la nuque de son assaillant. Ébloui, Dan tomba lourdement à terre. Il se mit aussitôt sur le dos, jambe repliée, prête a la détente.

Mais Gaï n'eut pas le loisir d'assurer sa victoire. Tous crocs dehors, la toison gonflée par la colère, Kur le menaçait. Sa longue queue battait ses flancs.

— Kur ! Non ! s'écria Dan.

Il se releva précipitamment et s'interposa entre Gaï et le bleidd.

L'animal ne grondait pas. Il ne jappait pas. Il se contentait de découvrir deux rangées de dents aiguës et de souffler bruyamment.

— Retiens ta bête! implora Gaï d'une voix blanche.

— Du calme, Kur, du calme ! Ce n'est qu'un jeu, dit Dan.

Il forçait sa voix à l'apaisement, mais au fond de lui-même il était aussi effrayé que Gaï. Car, si les bleiddir étaient des animaux pacifiques, leurs réactions, quand par extraordinaire ils se fâchaient, demeuraient imprévisibles.

La gorge nouée, Dan caressa le front de Kur, à la base des bosses temporales. Le bleidd, amadoué, cessa de montrer les dents. Cependant les mouvements de sa queue témoignaient encore de son excitation.

— Je crois qu'il est préférable d'en rester là, dit Dan à Gaï. Je te fais mes excuses pour les paroles blessantes que j'ai pu proférer.

Il tendit la main à son adversaire, pour que Kur comprît qu'il scellait la paix.

Gaï marqua un instant d'hésitation, puis serra cette main tendue.

— C'est à moi de faire amende honorable, reconnut-il. J'étais énervé par cette histoire. Jamais je n'aurais pensé que le Gwydden réagirait de cette façon. Il m'a surpris, voilà pourquoi je me suis laissé désarçonner. Mais j'ai eu tort de m'en prendre à toi. Je ne t'ai même pas remercié d'avoir récupéré mon cheval.

Dan haussa les épaules.

— N'en parlons plus, bougonna-t-il.

Il avait hâte de rentrer, à présent. Cependant Gaï ne paraissait pas décidé à partir. Il s'appuya au cairn et dit, les yeux dans le vague :

— Il y a une chose, cependant, que je maintiens. Un chef de domaine ne doit jamais discuter avec les indigènes. Surtout quand son territoire jouxte une réserve. Tu avais le droit de les abattre. En tout cas, le devoir de les corriger. Dans une telle circonstance, tu représentes tous les humains de Gwyzh. Si tu n'en as pas conscience, il est temps de le comprendre. Car eux le savent.

Dan n'en croyait pas ses oreilles. Non pas en raison de ce que Gaï disait : combien de fois Voïl, le vieux contre-

maître de son père, ne lui avait-il pas seriné cette chanson ? Mais que son ancien compagnon de jeu, de deux ans seulement son aîné, se permît de lui faire la morale, ici, sur sa terre, voilà qui dépassait toutes les limites de l'impudence !

— Quand je coursais le Gwydden, tu es venu à ma rencontre, poursuivit Gaï. Tu avais l'intention de t'interposer, n'est-ce pas ?

En parlant, il dévisageait son interlocuteur. Ses yeux noirs, aux sourcils sévères, guettaient les moindres réactions de Dan. Gaï n'avait pas cette dureté autrefois, avant de faire son stage. Comment un séjour de quelques mois à la ville pouvait-il changer les êtres à ce point ?

— Réponds-moi, insista Gaï. Tu voulais le protéger, n'est-ce pas ?

— Je… Je ne sais pas. Peut-être, avoua Dan. Il me semblait que ce n'était pas à toi de rosser l'intrus. Ce territoire ne t'appartient pas.

— Bien ! dit Gaï en riant. Voilà quelle doit être la réaction d'un véritable maître. Un Trozh, comme ils disent. Un moment, j'ai cru que mon ami n'était plus qu'un pantin, qu'un Gwydden ! Néanmoins, tu places mal ta fierté. Tous les hommes sont solidaires. Face aux indigènes, chaque colon agit au nom de tous. Dès lors, quelle importance que ce soit moi, l'invité de ton père, qui manie le fouet et non toi ?

Dan détourna la tête. La solidarité ne lui plaisait pas, dès lors qu'il s'agissait de frapper des êtres sans défense. Il avait voulu effrayer les Gwyddenir, non les brutaliser. Ils lui inspiraient de la pitié, en un sens. Les pauvres hères qui déambulaient dans le désert n'étaient que les descendants dégénérés d'une civilisation jadis puissante ; la raison pour laquelle celle-ci avait sombré restait mystérieuse. Les Gwyddenir eux-mêmes avaient perdu le souvenir de cette glorieuse époque. Comme les cités abandonnées, ils n'étaient que des vestiges. On ne frappe pas un moribond, à moins de le haïr.

La haine. Était-ce donc cela qu'on apprenait à la ville ?

— Je me demande pourquoi ils ont enfreint la règle, dit Dan pour changer la conversation sans trop en avoir l'air.

— Ils venaient faire leurs dévotions au cairn. Cela leur arrive, quelquefois, répondit Gaï, maussade.

De toute évidence, ce sujet ne l'intéressait pas. Néanmoins Dan insista :

— Qu'est-ce que c'est, au juste ? demanda-t-il en posant le pied sur la base de la petite pyramide.

— Quoi ? Le cairn? Tu le vois bien, un tas de pierres, maugréa Gaï.

— D'accord, mais que représente-t-il à leurs yeux ?

— Je n'en sais rien, moi, s'énerva Gaï. Une sorte de tombeau, je crois.

— Je me suis laissé dire que les Gwyddenir n'ensevelissaient pas leurs morts.

— Tu m'ennuies, à la fin. Quelle importance cela a-t-il ?

— Aucune, mentit Dan.

Il eut conscience de masquer la vérité, par lassitude ; il en fut surpris. Déjà une autre question se posait à lui, que Gaï n'aurait même pas comprise. Dan avait le plan du domaine dans la tête. Ce n'était pas difficile. Les concessions affectaient des formes géométriques, avec quelques variantes quand il s'agissait de longer un obstacle naturel, une rivière par exemple. Or, Lann Faor avait été anormalement étiré sur un côté pour inclure Solwen, le vallon où se dressait la pyramide. Aucune raison ne justifiait un tel tracé. Les plaques de sel rendaient le sol à jamais stérile. Alors pourquoi ne pas laisser le vallon aux Gwyddenir, si le cairn revêtait une quelconque importance pour eux ? Se pouvait-il que les géomètres aient rattaché cet endroit au domaine dans le seul but de leur en interdire l'accès ?

Décidément, son père avait raison. Trop d'imagination !

— Je ne sais pas si tu es comme moi, déclara-t-il abruptement, mais je piquerais bien une tête dans la rivière.

— Et comment ! surenchérit Gaï en sautant sur son cheval. Cette fois, c'est moi qui arriverai le premier !

Chapitre 3

Une plate-forme survola les cavaliers avec un bruit de soie déchirée. Les invités arrivaient. Arth, le père de Dan, attachait beaucoup d'importance à la réception annuelle du domaine. Et si certains éprouvaient des sentiments assez hostiles envers Arth — sentiments que Dan attribuait à l'envie —, nul n'aurait songé à manquer la réunion. Dan aimait également cette cérémonie qu'il avait connue dès son enfance. La réception n'était pas seulement une rupture dans la monotonie laborieuse de la vie quotidienne. Sur ce monde partagé en concessions immenses, où le plus proche voisin habitait à des dizaines de kilomètres, de telles fêtes constituaient les seules occasions de nouer des contacts personnels. Certes, l'holovision reliait toutes les fermes entre elles. Cependant, rien ne remplaçait une véritable rencontre pour consolider les amitiés, traiter les affaires, préparer les unions. Dan était bien placé pour le savoir. Aléane, l'aînée du voisin d'Arth, avait sensiblement son âge. Ce n'était pas un hasard si elle était arrivée la veille en compagnie de Kaour, bien avant la plupart des invités.

L'insistance que son père mettait depuis quelques semaines à vanter les mérites d'Aléane aurait suffi à détourner Dan de la demoiselle, s'il n'avait été de toute façon décidé à l'ignorer. Bien qu'ils fussent voisins, les jeunes gens avaient eu peu d'occasions de se voir. Dan se souvenait seulement d'une petite fille en nattes, avec de grandes dents, des taches de rousseur et la détestable habitude de l'emporter à la lutte.

Pourtant, c'était à cause d'elle que Dan avait accepté

le défi que lui avait lancé Gaï. Il fallait reconnaître qu'elle avait bien changé. Son ami l'agaçait par la manière condescendante dont il le traitait devant la jeune fille, admirative simplement parce qu'il avait suivi son stage à la ville. Et Aléane riait des plaisanteries de Gaï sur les glaiseux, manifestement dirigées contre lui ! À présent, elle attendait le vainqueur, et Dan se réjouissait à l'avance de la déconvenue de son rival.

Du doigt, Gaï lui désigna un point noir dans le ciel. Une nouvelle plate-forme. Décidément, les invités ne perdaient pas de temps.

— Notre baignade est compromise, je crois ! cria Dan.

Gaï ne l'entendit pas. En tout cas, il ne tourna pas la tête.

Il ne restait plus que la colline à franchir. Au sommet, ils seraient en vue de la ferme. Gaï s'arrêta. Le cheval secoua sa crinière. Ses flancs luisaient.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Dan.

En guise de réponse, Gaï, qui avait porté sa monture à hauteur du bleidd, tapa du revers de la main la poitrine de Dan, soulevant des volutes de poussière.

— Tu as raison, s'écria Dan en riant. Nous ne sommes guère présentables. On peut l'admettre de la part d'un culterreux comme moi, persifla-t-il. Mais, on s'attend à plus d'élégance de la part d'un presque citadin.

— Tu ferais moins le malin sans ton bleidd, rétorqua Gaï d'une voix blanche.

Dan haussa les épaules.

— Viens, dit-il. Nous allons passer par-derrière. Nous nous changerons avant de faire une apparition digne de nous.

Sans attendre la réponse, il se mit en route. Au prix d'un détour par le bosquet aux roses, les jeunes gens gagnèrent l'écurie sans se faire repérer, sinon par les détecteurs électroniques semés aux alentours des bâtiments. Mais les machines avaient pour seule fonction de dénoncer la présence des fauves et des voleurs de troupeaux. Elles se souciaient peu de la tenue de ceux

qu'elles avaient reconnus comme étant autorisés à circuler aux abords de la ferme.

Les trois étages du hangar à machines jetaient une ombre écrasante sur la petite écurie accotée au garage des glisseurs. Le premier soin de Gaï fut d'y mener sa monture.

— Avant toute chose, je dois m'occuper de mon cheval. expliqua-t-il.

— Kur est moins compliqué, dit Dan. Quand il en a fini avec moi, il s'en va chasser dans la nature.

— Et si tu en as besoin?

— Cela dépend. S'il n'est pas trop loin, il accourt à mon signal. À condition qu'il en ait envie, évidemment. Les bleiddir ne sont pas vraiment des animaux domestiques, tu le sais aussi bien que moi.

— Vraiment pratique, ricana Gaï.

Dan dévisagea froidement le cavalier qui bouchonnait les flancs du cheval. À présent que Kur s'était éloigné, Gaï essayait de pousser Dan à une nouvelle bagarre. Décidément, il était mauvais perdant.

— Si Kur n'est pas disponible, j'utilise un glisseur. Ce n'est pas cela qui manque.

— On ne peut pas en dire autant des chevaux, observa Gaï. Cette écurie est charmante. Pourquoi reste-t-elle vide ?

Il insistait lourdement. La cause était évidente. Depuis que, six ans auparavant, une épidémie foudroyante avait emporté la plupart des juments, les chevaux étaient hors de prix. Seuls quelques privilégiés, tel le fils du coordonnateur provincial, pouvaient en posséder. Arth était loin d'être pauvre. Mais il n'avait pas les moyens de s'offrir un tel luxe.

Dan cherchait désespérément une réplique cinglante, qui aurait coupé court à la discussion avant qu'ils en viennent aux mains. Dans le vallon, aux confins du domaine, un tel comportement restait admissible. Mais, ici, Dan était l'hôte. Il ne pouvait se permettre de frapper un invité de son père.

— Eh bien, jeunes gens ? dit une voix derrière eux. Quelle discrétion ! Si Meurgal, vous ayant aperçus de sa plate-forme, n'avait pas signalé votre retour, nous serions rongés par l'impatience. Dites-nous vite qui a gagné la course.

Arth, tenant Aléane par l'épaule, s'encadrait dans la porte. Il fit semblant de ne pas remarquer le triste état des jeunes gens.

— C'est Kur, évidemment ! s'écria Dan.

De cette façon il pouvait triompher sans paraître trop prétentieux.

— Il avait l'avantage du terrain, remarqua Gaï.

— Tu es blessé, constata Arth. Veux-tu faire un tour à l'infirmerie ? Dan finira de panser le cheval. À moins que tu redoutes qu'il esquinte un bien si précieux...

Dan se demanda depuis combien de temps son père écoutait leur conversation. En tout cas, il était content de ne pas avoir cédé à la provocation. Arth lui aurait difficilement pardonné un manquement aux lois de l'hospitalité.

— Ce n'est rien, dit Gaï. Une petite chute.

— Oui, le terrain est difficile, compatit Arth. Surtout pour un cheval.

Dan se mordit la lèvre pour ne pas éclater de rire. Son père n'était pas tendre dans ses sarcasmes. Mais il se rembrunit quand il réalisa la raison de cette ironie : Arth cherchait moins à river son clou à Gaï qu'à le rabaisser aux yeux d'Aléane pour faire valoir son propre fils. Gaï aussi avait compris l'intention.

— Malgré cet incident, je ne regrette pas la promenade, dit-il d'une voix doucereuse. Elle m'a permis de voir comment un Lagdspitz réagissait à l'intrusion de Gwyddenir sur son territoire.

Jamais Dan n'avait vu son père pâlir ainsi. Même quand Voïl était venu lui annoncer que le troupeau avait la maladie jaune, Arth n'avait pas marqué le coup à ce point. Le colon se ressaisit vite. Mais pendant un

instant la colère avait crispé ses traits en un horrible masque de haine.

— Maintenant que tu connais le vainqueur de la course, tu devrais rejoindre les autres sur la pelouse, conseilla-t-il à Aléane. Je dois régler cette affaire de Gwyddenir. Inutile de t'ennuyer avec l'administration du domaine.

Les yeux d'Aléane brillaient de curiosité. Mais Arth n'était pas de ceux à qui on désobéissait, même quand ses ordres se dissimulaient sous l'affabilité. À regret, elle quitta l'écurie. Arth la remercia d'un sourire ; il la suivit des yeux un moment, pour s'assurer qu'elle ne chercherait pas à surprendre leur conversation. Quand il se retourna, son sourire s'était effacé.

— Eh bien, jeunes gens ? Que signifie cette histoire de Gwyddenir ?

La voix était dure, le regard sévère. Comme tous les chefs de domaine, Arth avait l'habitude de rendre la justice sur ses terres. Ni Dan ni Gaï ne se trompaient sur le ton de cette voix, sur l'acuité de ce regard. La réplique de Gaï, lancée dans une intention injurieuse, avait mué les deux jeunes gens en accusés.

— J'attends ! s'impatienta Arth.

— Nous avons fait une course jusqu'à la Vallée Blanche, commença Dan.

— Je sais cela, coupa Arth. Viens-en aux faits ! Les indigènes ?

— Il y en avait deux près du cairn.

— Qu'as-tu fait ?

Dan avait la bouche sèche.

— Je voulais seulement les intimider, pour les dissuader de revenir, reconnut-il.

Gaï exprima sa désapprobation par un ricanement.

— Et toi ? demanda le colon.

Gaï sursauta. Il ne s'attendait pas à ce qu'Arth le prît à partie.

— L'un des deux cherchait à fuir. Je voulais le corriger, quand Dan a tenté de s'interposer.

— Votre bagarre, c'est à cause de cela ?

Les deux garçons ouvrirent de grands yeux, mais Arth précisa, impitoyable :

— Vous me comprenez fort bien. Jamais *une* chute de cheval n'a mis *deux* cavaliers dans l'état où vous êtes. D'ailleurs je te sais trop entraîné pour vider les étriers aussi facilement.

— C'est le Gwydden, avoua Gaï en baissant la tête. Il m'a attaqué par surprise, et il a volé mon cheval.

— Ils l'ont abandonné aussitôt franchies les limites du domaine, intervint Dan, se demandant pourquoi il prenait ainsi la défense des indigènes.

Sans doute pour contrarier Gaï.

— Attendez, attendez ! s'écria Arth.

Sa voix s'était brusquement altérée. Dan en fut frappé. Il commençait seulement à entrevoir l'importance de ce qu'il venait de vivre. Son père vint s'asseoir près d'eux, sur un porte-selle.

— Reprenons tout par le début. Dan, explique-moi cela. Je veux des faits, pas des états d'âme.

Quand Dan eut achevé son récit, Gaï tenta de se justifier. Mais Arth l'interrompit.

— Les Gwyddenir, comment étaient-ils ? Portaient-ils des ornements ?

— Non, je n'ai rien remarqué.

— Le garçon, avait-il un bracelet ?

— Non, je suis sûr que non, répondit Dan. Il avait simplement une lanière dans les cheveux.

— Une lanière de cuir bleu ? Et ses cheveux formaient une queue de cheval ?

Dan hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais, maugréa Arth en sautant à bas du porte-selle.

— Vous savez de qui il s'agit ? s'écria Gaï tout excité. Vous allez exiger la réparation de cet outrage, je pense !

Arth lui décocha un regard froid. Sans répondre à la question, il demanda à Dan :